



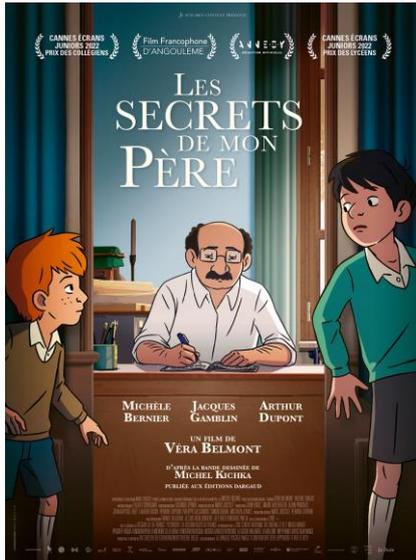
Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Dire les traumas de la deuxième génération : le film d'animation *Les secrets de mon père*

Agnès Graceffa

ULB – Mémoire d'Auschwitz ASBL

Avril 2023



Comment grandir avec un père rescapé des camps ? C'est la douloureuse question qu'illustre avec finesse le dessin animé très touchant, *Les Secrets de mon père*¹, sorti en salle en septembre 2022, et dont le scénario s'inspire très librement du roman graphique de Michel Kichka *Deuxième génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père* (Dargaud, 2012), fils du survivant des camps Henri Kichka.

Deux petits garçons facétieux dans la Belgique de la fin des années 1950 : ils jouent, courent, font des blagues, et quand ils se font prendre, la punition reste bienveillante. L'environnement familial, les voisins, les amis, la bonne ville de Seraing, tout, autour d'eux, semble bon enfant et joyeux. Les couleurs vives du dessin animé, l'accent chaleureux de la voix off, le ton espiègle du récit mettent le spectateur immédiatement à l'aise. Dès les premières images, c'est un sourire, un éclat de rire, un peu du regard de Doisneau qui émerge.

Des fantômes lancinants planent pourtant sur la famille. Qui sont-ils ? Les deux garçons veulent comprendre. Ils enquêtent, ils accumulent des indices. Il y a ces cahiers dans lesquels le père écrit durant des heures, enfermé à double tour dans son bureau. Il y a ces grands-parents, ces oncles et ces tantes disparus et dont on ne sait rien. Il y a ce numéro bizarre tatoué sur le bras du père et dont il refuse d'expliquer la signification. Il y a ces petites anecdotes qu'il égrène parfois, au sujet de la nourriture qui lui a tellement manqué ou à propos de ses orteils douloureux pour toujours. Il y a ces photos terrifiantes dans les livres que les enfants parviennent, en cachette, à consulter. Et puis enfin un nom à la consonance étrange, difficile à prononcer : « Auschwitz ». Un mot interdit. Le père est formel, il ne veut pas l'entendre sous son toit. Le tabou est instauré. Les enfants doivent grandir avec, sans obtenir de leurs parents les clés qui leur permettraient de comprendre. La famille dysfonctionne. Il ne faut pas contrarier Papa, il ne faut pas fatiguer Maman. Les sœurs ne pensent qu'à quitter au plus vite le foyer, les deux garçons sont mis en pension. De retour au foyer, le plus grand, le narrateur, parvient à se ménager une place auprès de son père grâce à sa réussite scolaire – « une revanche sur Hitler » –, et par ses talents de dessinateur : il trouve là un lieu d'échange

¹ Véra Belmont [réalisatrice], *Les Secrets de mon père* [2021], Je Suis Bien Content (France) – Left Field Ventures (Belgique) – PM SA (France) [Coproducteur France-Belgique], Durée : 1 h 14.

structurant, un espace d'approbation. Le petit frère n'a pas cette chance. Il s'acharne à essayer de comprendre, à combler la béance de ce trou de mémoire volontaire. Il en paie de sa vie.

« Encore une victime de la Shoah », écrivait Michel Kichka à propos du suicide de son petit frère Charly dans le roman graphique *Deuxième génération* (p. 52). Ici, le geste n'est pas totalement explicite, et sa mort peut être vue par le jeune spectateur comme un événement accidentel. Il provoque chez le père le déclenchement d'une logorrhée mémorielle sur son propre malheur, ses années d'*Adolescence perdue dans la nuit des camps*, pour reprendre le titre qu'Henri Kichka a effectivement donné à son récit autobiographique, publié en 2005 aux Éditions Luc Pire/Territoires de la Mémoire, et depuis plusieurs fois réédité. Ce témoignage, tant attendu, est insupportable pour le fils qui reste : il lui semble tuer son frère une seconde fois. Cette libération de la parole correspond aussi à un tournant mémoriel, celui qu'incarne le procès Eichmann dont le film évoque l'impact.

Le travail documentaire réalisé pour reconstituer à l'écran la Belgique des années 1960 est exceptionnel et sonne juste. Les menus relents d'antisémitisme populaire, présents dans le livre, se trouvent ici pratiquement effacés, et le film privilégie au contraire une présentation attachante et parfois humoristique de cette petite communauté juive. C'est par le biais de l'émotion qu'est abordée la thématique si difficile du trauma transgénérationnel et, d'une manière plus universelle, la complexité du rapport père-fils. L'impossible communication entre les deux, la souffrance intacte du père, la frustration des enfants, notamment, apparaissent de manière centrale. L'ensemble forme une œuvre qui n'est pas prétentieuse et va droit au cœur.

Michel Kichka a laissé la main libre à la réalisatrice Vera Belmont et à sa coscénariste, Valérie Zenatti, pour adapter son autobiographie graphique. La première, ancienne enfant cachée, a déjà montré son intérêt pour la période avec l'adaptation en 2007 du livre éponyme *Survivre avec les loups* de Misha Defonseca publié en 1997, histoire dont les spectateurs découvriront quelques années plus tard la supercherie. Le choix narratif, ici, s'éloigne assez nettement de l'histoire originale : le récit de Michel Kichka, qui se déroule dans la bande dessinée alors que celui-ci est adulte, se trouve totalement transposé dans l'enfance et largement réinventé. Plusieurs faits sont modifiés, à commencer par le suicide de Charly qui intervient enfant alors que la bande dessinée plaçait son décès dans l'âge adulte. Le fait que ces modifications peuvent éventuellement perturber le spectateur ex-lecteur de l'ouvrage n'est pas un problème en soi, mais rend l'événement encore plus tragique et accroît le sentiment de culpabilité de celui qui reste vis-à-vis d'un petit frère qu'il aurait négligé. Des anecdotes nouvelles, inventées par les scénaristes, apparaissent çà et là. Elles rythment le récit, souvent avec humour, et constituent le plus souvent d'excellentes trouvailles : parmi celles-ci, la méprise des enfants qui pensent que la matricule serait un numéro de téléphone, ou l'invitation du nouvel ami de pension du héros, fils d'un diplomate congolais, à venir le rejoindre dans son Congo natal. De ce parti pris de situer la quasi-totalité du récit dans l'enfance découle, semble-t-il, le choix de la réalisatrice de viser un public enfantin : c'est en effet à celui-ci (les 6-10 ans) que le film, par son esthétique et sa structure, semble s'adresser.

Un public bien plus jeune que celui de la bande dessinée originale, a priori destinée aux adultes. Mais les enfants de primaire ont-ils les clés pour en comprendre toute la complexité ? Le film implique notamment d'avoir une connaissance minimale de la Shoah, ce qui n'est pas forcément le cas du jeune public, et il ne constitue pas pour autant une entrée en matière dont maîtres et enseignants pourraient se saisir, car il ne s'agit en rien d'un film sur le sujet. Cela limite fortement son public potentiel, d'autant que les plus âgés pourraient se sentir rebutés par le graphisme enfantin. Cette réécriture, enfin, conduit à l'invention d'un personnage paternel peu sympathique et dont la souffrance ne s'exprime que dans l'égoïsme, là où la bande dessinée proposait une évocation très affectueuse – bien que critique –, et cela apparaît dommage. Celles et ceux qui ont eu la chance de connaître le vrai Henri Kichka, et d'écouter son témoignage, diront s'ils reconnaissent dans le personnage du film un peu de ce grand témoin, passeur de mémoire auprès des jeunes générations, disparu en 2020. On ne peut que conseiller aux autres de visionner les vidéos des interviews qu'il a donnés et de lire son propre récit.



Né le 15 août 1954 à Liège, Michel Kichka est le fils d'Henri Kichka, rescapé de la Shoah. Il s'installe en Israël en 1974 et entreprend des études de graphisme à l'Académie Bezalel de Jérusalem où il devient professeur. Il se lance dans la caricature et le dessin de presse en Israël et à l'international : *Yeditoh Aharonot*, *Courrier International*, *Le Monde*, *Regards*, etc.

Il est également l'un des membres fondateurs de Cartooning for Peace, un réseau international de dessinateurs de presse engagés, créé en 2006 sous l'égide de l'ONU, à la suite de la polémique des caricatures de Mahomet en 2005.

En 2007, il inaugure le premier musée israélien de la Caricature à Holon en tant que président de l'Association des caricaturistes israéliens. Auteur de bandes dessinées, il publie en 2012 *Deuxième Génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père*, album autobiographique qui a inspiré *Les Secrets de mon père*. En 2018, dans *Falafel sauce piquante*, il croque avec humour la société israélienne.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes. Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.